

VICTOR SCHEIKEVITCH

(Promotion 1911-1912)

NOTICE PAR M. JACQUES DITTE

On rencontre parfois des êtres privilégiés, à qui la nature semble s'être complue à prodiguer tous ses dons les plus rares.

Mais, par un singulier illogisme de notre jugement, cette prodigalité même, qui devrait nous émerveiller davantage, nous met en garde contre un enthousiasme que tout paraîtrait cependant justifier.

Et alors qu'une seule de ces qualités éminentes ne manquerait pas, si nous la trouvions isolée, d'exciter notre admiration, leur ensemble nous paraît si étonnant et leur réunion si anormale, que nous nous défendons, — par crainte, sans doute, d'être dupes de je ne sais quelle illusion, — d'en admirer aucune sans réserve.

C'est là l'écueil constant qu'ont accoutumé de rencontrer ceux à qui une facilité naturelle trop grande a donné de multiples talents et dont on dit, non sans quelque dédain, qu'ils sont assurément, bien doués, mais que ce ne sont, en définitive, que des « amateurs ».

Telle semble avoir été la caractéristique, à la fois enviable et décevante, de notre camarade Victor Scheikevitch.

Il était de ces privilégiés de la nature, à qui une incroyable faculté d'assimilation a permis de tout apprendre, comme en se jouant, de briller partout au premier rang, comme sans effort, et dont le seul obstacle qu'ils ne puissent parvenir à surmonter est, précisément, de réussir à faire oublier

une facilité, dont ceux qui ne la possèdent point prennent ombrage et qu'ils affectent de regarder comme une qualité subalterne, indigne d'un esprit vraiment supérieur.

Victor Scheikevitch paraissait n'avoir rien à désirer, dans la vie, tant le sort l'avait comblé de tout ce que les hommes souhaitent, en général, le plus.

Il était grand et robuste. Il était beau; il avait une sorte d'élégance naturelle, faite d'équilibre, un charmant sourire et une voix harmonieuse. Il était artiste, extraordinairement cultivé, remarquablement intelligent, apte à tout comprendre et en même temps plein de cœur, de tact et de sensibilité.

Il avait de nobles ambitions, avec les moyens, et l'on pourrait presque dire la certitude, de les satisfaire.

Il était jeune enfin et il aimait la vie, dont sa situation de fortune lui permettait de goûter toutes les joies délicates, tous les sourires et toutes les beautés.

Il me souvient encore, distinctement, de la première fois que je le vis.

C'était au cours de l'hiver 1910-1911, à une séance de la Conférence du Stage.

A peu près inconnu de tous, il se leva, deuxième orateur de la négative, pour soutenir, sur un sujet dont l'intérêt paraissait déjà singulièrement épuisé, la thèse que les caprices du sort, à défaut d'une conviction bénévole, lui avaient impérieusement assignée.

Et, tout de suite, nous tous qui suivions ce concours, avec l'intérêt passionné qu'y apportent des candidats inquiets de voir se révéler de dangereux rivaux, nous eûmes l'impression d'une valeur qui s'imposait, de quelque chose de neuf, d'original et de tout à fait remarquable.

Ce grand garçon, au teint clair, au beau front lumineux et pensif sous ses cheveux noirs bouclés, à la fine moustache brune, sur des dents éblouissantes de jeune loup, aux yeux bleus tour à tour ironiques ou rêveurs, mais où transparaissait toujours la bonté, pouvait d'autant moins

passer inaperçu qu'un accent étrange, un peu chantant, mais non sans charme, révélait aussitôt son origine slave.

Victor Scheikevitch était, en effet, né à Moscou, où son père occupait le premier emploi d'avocat, et il y avait passé toute son enfance.

C'était vraiment inattendu et singulier d'entendre un étranger, conservant aussi nettement les caractères de ses origines, parler notre langue avec une perfection de forme et une propriété de termes que bien des Français de naissance eussent, certes, pu lui envier.

Il ne la parlait pas seulement, il l'écrivait aussi en véritable lettré de race et, toujours en se jouant, il faisait même des vers harmonieux dont l'inspiration poétique ne le cédait en rien à la plus impeccable prosodie.

On ne pouvait se défendre d'un légitime étonnement lorsqu'on savait que Victor Scheikevitch n'avait quitté la Russie qu'à onze ans, ignorant tout, jusque-là, de notre pays, et qu'entré au lycée seulement à cet âge, il trouvait pourtant le moyen de s'y classer d'emblée dans les premiers et d'obtenir même, à quinze ans, un prix de dissertation française au Concours général, dont il fut, trois ans de suite, invariablement lauréat.

Lorsqu'il arriva au Palais, il pouvait parler huit langues avec la même facilité, ce qui ne l'empêchait point de connaître l'histoire, les sciences et les arts aussi bien que quiconque parmi nous et de posséder, en outre, un réel talent de dessinateur.

Après la séance de la Conférence qui nous avait révélé sa supériorité, en même temps que son existence, il n'y eut qu'une voix pour déclarer que c'était là, vraiment, un discours de premier Secrétaire.

Mais Scheikevitch était si sincèrement modeste qu'il n'éprouva, cependant, aucune déception de n'être que quatrième.

Il le fut dans cette première promotion du Bâtonnat de Labori, qui perdit cinq des siens au champ d'honneur et

où, des cinq premiers secrétaires, incomparable élite de notre jeunesse, un seul devait survivre à l'affreuse tourmente.

C'est ainsi que la guerre détestée, à laquelle alors nous nous refusions systématiquement à croire, — comme si l'incrédulité dût l'empêcher d'être — a découronné irrémédiablement tant d'admirables générations.

Dure leçon que nous, les survivants meurtris de cette jeunesse décimée, nous devons nous garder d'oublier car l'hécatombe des premières semaines, il faut le dire, ne fut si lourde que parce qu'elle payait notre imprévoyance.

Ah ! rien ne semblait plus éloigné de cette destinée héroïque et cruelle que Victor Scheikevitch.

Non seulement il n'avait rien du guerrier, tel que ce mot en évoque à notre esprit l'image farouche, mais il était, tout au contraire, le garçon le plus paisible, le plus doux, le plus civilisé qui fût.

Notre éducation classique avait merveilleusement discipliné sa riche nature.

Et comme on voit les terres vierges, mises en culture, porter de magnifiques moissons, la double influence de ses ascendances slaves et de son instruction française avait fait germer en l'esprit de Scheikevitch d'amirables promesses.

Il avait tout, en vérité, pour réussir d'une manière exceptionnellement brillante : le mérite personnel, la fortune, les relations, le noble désir enfin de se rendre utile et de se faire un nom.

Par sa charmante sœur, la correspondante de Marcel Proust, il était introduit déjà dans la meilleure société parisienne et rien de ce qui touchait le monde de la politique ou de la presse et les milieux artistiques et littéraires ne lui était inconnu ou fermé.

Dans son appartement de l'avenue Hoche, en un cadre plein de goût qu'embellissaient de précieuses gravures,

qu'il aimait à collectionner en connaisseur averti, il se plaisait à réunir souvent ses amis, autour de sa table.

Il savait recevoir : c'est plus un art encore qu'une science. Son accueil à la fois simple et cordial bannissait toute contrainte, mettait chacun à l'aise et plaisait à tous, sans paraître s'y efforcer.

La chère était délicate, la conversation pleine de charme et d'intérêt, les convives agréables et heureusement choisis pour que s'établît, tout de suite, une entente sympathique, une sorte d'atmosphère d'aimable insouciance et d'harmonieuse euphorie.

Oui ! vraiment, en se remémorant ces aimables réceptions, on mesure mieux toute la distance qui nous en sépare et l'on pense invinciblement au mot fameux de Talleyrand sur la douceur de vivre, à jamais perdue.

Elle fleurissait alors, cette douceur de vivre — dont Scheikévitch semblait la personnification même — jusque dans notre existence professionnelle du Palais et ceux-là ignorent quel en pouvait être le charme, qui n'ont pas connu ces dernières années d'avant-guerre.

Que pourrais-je ajouter encore pour rendre à la figure de Scheikévitch, tous les traits aimables qui la caractérisaient ?

Qu'il était le meilleur, le plus obligeant des camarades, le plus sûr des amis, le plus prévenant, le plus dévoué des collaborateurs et que son patron, M^e Daniel Cogniet, me rappelait, naguère encore, quelle estime, quelle confiance, quelle affection presque paternelle Scheikévitch avait su lui inspirer.

Mais à quoi bon poursuivre ?

Les mots, hélas ! les pauvres mots, fût-ce les mieux choisis et les plus élogieux, sont bien impuissants à dépeindre ce qu'était Victor Scheikévitch, pour ceux qui ne l'ont pas connu. Et pour les autres, pour ceux surtout qui eurent le privilège d'être de ses amis, est-il besoin de redire ce qu'il fut : ne suffit-il pas de le nommer ?

Mais l'heure tragique approchait.

Nous voici en ces jours d'angoisse et de fièvre de fin juillet 1914. Le destin s'apprêtait à tourner une page.

Dans la salle comble et surchauffée de la Cour d'assises où une foule haletante et passionnée se presse, en ces débats historiques où se joue comme un émouvant prologue du grand drame, Victor Scheikévitch est là, tout frémissant d'impressions multiples.

Sur une photographie, publiée alors par *l'Illustration*, on reconnaît sa silhouette attentive. Il est assis sur une marche, aux pieds du greffier, entre la partie civile et la défense, entre les bâtonniers Chenu et Labori ! Son beau visage est pensif ; il semble méditer sur la justice des hommes !

C'est la dernière fois qu'il aura mis sa robe d'avocat. Quelques heures plus tard, la mobilisation l'appelle sous les armes. Il aurait pu être interprète. Il ne l'a pas voulu. Sous-lieutenant, commandant une unité d'active, il rejoint à Alençon son régiment, le 103^e d'infanterie.

Ce fils de la Russie, qui choisit d'être Français, va défendre la terre de France.

Quels furent ses sentiments, en cet instant poignant, où sonna l'heure de son destin ?

Nous ne l'avons pas revu, hélas ! en ces jours émouvants, non plus que nos autres camarades qui ne devaient point revenir.

L'appel de la patrie, dispersant, tout d'un coup, notre grande famille judiciaire, força chacun à ne songer d'abord qu'à rejoindre son poste.

Mais nous savons par sa sœur, qui reçut ses dernières confidences, qu'il partit sans illusion comme sans crainte.

Il prévoyait la mort, sans la redouter : peut-être même la souhaitait-il comme un beau dénouement et la seule chose qui l'inquiétât, c'était de ne pas se montrer, dans ce dernier devoir, indigne de lui-même.

« Je n'ai peur que d'une chose, avouait-il, c'est d'avoir peur ! »

Noble souci, mot magnifique, où se révèle toute la généreuse fierté de sa nature.

Mais sa crainte était vaine : il se méconnaissait lui-même.

S'il eut peur, nul ne le sut car ce n'est que par un excès de bravoure qu'il le montra.

Ses dernières lettres adressées à sa sœur, trop brefs billets au crayon, d'un fantassin en campagne, nous permettent pourtant de le suivre et de connaître ses impressions.

Et nous voyons que, là encore, ses étonnantes facultés d'adaptation le servirent et le mirent, lui l'avocat sensible, le poète délicat, l'homme du monde raffiné, tout de suite au premier rang des héroïques et rudes combattants du début de la guerre.

Écoutez d'abord ce cri d'enthousiasme.

Il écrit, le 8 août :

Nous venons d'apprendre en route la victoire du général d'Amade et son entrée à Mulhouse. Les hommes, les officiers, tout le monde pleurait. Nous sommes tous fous.

Je ne sais pas où nous allons. Je t'écrirai dès que je pourrai. Les services fonctionnent admirablement. Tout arrive à la minute prescrite. C'est une merveille.

Une âme française, grandie dans le deuil de la patrie mutilée, rendrait-elle un autre son, quand il s'agit de l'Alsace reconquise?

Quelques jours plus tard, le 14 août, il écrit :

Il y a trois jours que nous bivouaquons : il y en a sept que je n'ai pas dormi dans un lit et que je ne me suis déchaussé; bien entendu je m'en fiche et me porte comme un dieu. Le moral des hommes est excellent. Ils ne se plaignent que de la chaleur qui est torride. Il y a quelques jours, un régiment ayant tous ses officiers hors de combat, est monté seul à l'assaut, au chant de la *Marseillaise!*

Le 22 août, c'est pour lui le baptême du feu qu'il atten-

dait anxieusement. Ce bref billet, écrit le soir même, nous permet d'imaginer comment il s'y est comporté.

Nous venons de nous battre toute la journée. Nous sommes restés cinq heures sous un feu d'artillerie effroyable. J'ai eu la veine de m'en tirer avec un schrapnel qui a déchiré mon soulier. Moi-même, pas une égratignure. J'ai ramené du feu ma section qui n'a perdu que 9 hommes. Je crois que je reste le seul officier de ma compagnie intact. Moral bon. Je t'embrasse.

VICTOR.

Ce prénom sonne ici comme un coup de clairon.

Mais ce n'était là, encore, bien qu'elle fût déjà cruellement meurtrière, que la première prise de contact avec l'ennemi. On pouvait être encore soutenu par l'illusion d'une guerre courte et bientôt victorieuse.

Les jours suivants allaient lui apporter l'épreuve d'une lutte de plus en plus âpre, de plus en plus meurtrière, avec l'impression démoralisante du recul incessant, de la retraite prolongée devant l'avance foudroyante d'un ennemi formidablement armé et de l'exode lamentable des populations abandonnant leurs foyers sous la poussée brutale de l'invasion.

Voici sa dernière lettre, datée du 4 septembre, au moment où commençait la bataille de la Marne :

« Je suis encore vivant et en excellent état. Je viens d'apprendre la mort de Pierre Goujon; j'en ai eu de la peine.

Cette guerre est une boucherie d'officiers. Je ne sais pas si c'est partout la même chose, mais chez nous il n'en reste que très peu. Tu as vu par ma dernière lettre que seul le hasard m'a empêché d'être tué le 22.

Depuis nous nous sommes battus tous les jours. Nous ne savons rien des événements. Je ne crois pas qu'ils soient bien brillants et cependant *rien ne me fera changer d'avis : tôt ou tard nous aurons le dessus.*

Ce qui nous manque ce sont les avions et l'artillerie lourde de campagne; l'ennemi, au contraire, a des canons à longue portée excellents et des aviateurs de premier ordre.

Depuis quatorze jours, nous avons combattu ou marché *sans arrêt* ; j'ai fait le compte de mes heures de sommeil : 31 heures depuis quinze jours. Aussi suis-je étonné d'être parmi les mieux portants. Il faut que j'aie vraiment une bonne carcasse et des nerfs solides. Je me connais maintenant.

Nous allons, sans doute, retourner au feu bientôt. Je t'écrirai
Je t'embrasse.

VICTOR.

Il ne devait plus écrire. C'est par un télégramme que sa sœur apprit sa mort, quelques jours plus tard.

C'est par sa citation au corps d'armée qu'elle en connut d'abord les héroïques circonstances.

Le sous-lieutenant Scheikévitch, disait cette citation, a pris le commandement de sa compagnie après la disparition de tous les officiers plus anciens. A fait preuve, dans ce commandement, des plus belles qualités militaires et a trouvé une mort glorieuse le 15 septembre 1914, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait, par son exemple, à l'assaut de la position ennemie.

Ses camarades ont ajouté à ce texte officiel, quelques détails touchants.

Il avait été blessé déjà; il était épuisé par la perte de sang, mais, seul officier restant, il refusait de se laisser évacuer, lorsqu'un obus l'a foudroyé, face à l'ennemi. Le soir venu, ses hommes qui adoraient leur sous-lieutenant parce qu'il était brave, juste et bon, ont pieusement enterré son corps non loin de Tracy-le-Val, dans un champ, près du bois de la Montagne.

Une simple croix de bois portant son nom, un arbre isolé qui devait servir de point de repère avaient disparu dans l'effroyable bouleversement de la guerre, lorsque sa famille put enfin tenter de retrouver sa tombe. Toutes les recherches furent vaines...

Mais n'est-ce pas mieux ainsi, qu'il repose où il est tombé dans son héroïque sacrifice à la défense de sa patrie d'élection?

N'y peut-on voir comme un admirable symbole de toute sa vie, dont il avait voué l'idéal à la France?

Dans un champ, auprès d'un bois, non loin de Tracy-le-Val, Victor Scheikévitch, Russe de naissance et Français de cœur, avocat à la Cour et soldat magnifique, s'est à jamais incorporé à la terre française.